

Les historiens racontent la maladie # 4

Une série inédite proposée par la revue CODEX

La lèpre à rebours
des idées reçues

Le pauvre Lazare couvert d'ulcères sur un vitrail de la cathédrale de Bourges.
© Kharbine Tapabor



François-Olivier Touati est professeur d'histoire médiévale à l'Université de Tours. C'est un spécialiste des maladies et de la médecine.

Non, les lépreux ne sont pas les grands exclus de la société médiévale. Au contraire, ces malades aux corps difformes bénéficient d'une attention particulière. Ils sonnent de la cliquette pour appeler les passants. Et peuvent entrer en religion.

- Dissipons un premier malentendu. La lèpre était-elle si répandue au Moyen Âge ?

Non, il ne s'agit pas d'une épidémie. D'après mes recherches, dans l'espace qui va de la Normandie aux Pays de Loire, en passant par Paris, entre autres, le taux de prévalence était de 5 à 8 lépreux pour une population de 1000 personnes. C'est très faible, car il faut préciser qu'il s'agit aussi d'une des régions les plus peuplées d'Europe. En fait, le malentendu provient du

nombre important de léproseries. Chaque village possède la sienne ! On en recense plus de 2000 sur le domaine des rois de France... Ces établissements apparaissent à la fin du XI^e siècle et au début du XII^e siècle. On est parti de ce phénomène pour affirmer des choses fausses.

- Par exemple, que la lèpre aurait été rapportée des croisades ?

Effectivement, car il y a une simultanéité chronologique. La première croisade est prêchée en 1095 et Jérusalem est prise en 1099. Les États latins d'Orient se développent à partir de cette date. Selon un schéma classique, on raconte que les croisés auraient rapporté la lèpre en Europe, causant une résurgence de cette maladie, ce qui expliquerait la construction des léproseries pendant cette période. Il s'agit d'un mythe colporté par les anticléricaux ! Dans son *Dictionnaire philosophique*, Voltaire écrit : « Tout ce que nous gagnâmes à la fin de nos croisades, ce fut cette gale ; et de tout ce que nous avons pris, elle fut la seule chose qui nous resta. » Plus tard, Michelet parlera de « sale résidu des croisades ». Mais c'est caricatural !

- Pourquoi ?

En réalité, la lèpre apparaît en Occident dès le I^{er} siècle avant J.-C. Le plus vieux témoignage nous vient de l'écrivain Lucrèce. En -55, il parle d'une maladie qu'il qualifie d'éléphantine à cause de ses boursouffures. Elle serait née au bord du Nil, au centre de l'Égypte. En 79, Pline l'Ancien décrit les symptômes avec précision mais il y a encore un flottement dans le vocabulaire.

- Très vite, le langage va fixer cette maladie...

Oui, la lèpre va bénéficier d'une appellation spécifique alors que les autres maladies sont désignées par des termes génériques. Au Moyen Âge, il existe trois catégories morbides : l'épidémie, toujours présente, qu'on dénomme aussi « plaie de peste » ou « pestilence » ; l'infirmité, un terme qui englobe toutes les autres maladies ; et puis la lèpre. Cette visibilité est unique. Cela s'explique par l'aspect spectaculaire des symptômes.

- Quels sont ces symptômes ?

La lèpre provoque une difformité du visage. La peau se dessèche, présentant des taches et des tuméfactions. Des pustules apparaissent sur le corps. En même temps, il y a une insensibilité nerveuse totale. C'est ainsi que Guillaume de Tyr diagnostique la lèpre du futur Baudouin de Jérusalem (1161-1185). Il constate que cet enfant combat avec un courage inégalé. Et

pour cause ! Les médiévaux comprennent que la lèpre n'est pas une maladie cutanée. Elle atteint le système nerveux. Cela provoque une contraction musculaire qui commence par toucher les extrémités et finit par entraîner une paralysie. On peut signaler deux particularités caractéristiques : l'effondrement de la cloison nasale, par destruction des cartilages, et l'incapacité progressive à parler, la voix devient de plus en plus rauque. En bref, la lèpre est une maladie facile à identifier, à un stade hélas avancé. Et une maladie impressionnante !

- Cela entraîne-t-il l'exclusion du malade ?

Non, quand saint Martin embrasse un lépreux en 397 aux portes de Paris (Saint-Martin-des-Champs), les chroniqueurs précisent qu'il s'est avancé vers un homme qui se trouvait dans la foule. Les lépreux ne sont pas ostracisés, malgré quelques tentatives d'isolement. Je pense à l'édit du roi lombard Rothari, au VII^e siècle, ou à un capitulaire de Charlemagne qui semble aller dans ce sens. Mais nous voyons surtout les évêques prendre des mesures de protection dès les IV^e-V^e siècles, lors des conciles de Lyon, de Clermont ou d'Orléans. Ces directives sont souvent mal interprétées. Il ne s'agit pas de distinguer les lépreux pour les rejeter mais pour les confier à l'attention de l'Église.

- Justement, le christianisme porte-t-il un regard particulier sur les lépreux ?

Oui, l'évangile enseigne que le Christ a guéri les lépreux. Il a été au-devant d'eux, hors de la ville, rompant avec l'ancienne obligation du Lévitique : « Impur ! Impur ! Il habitera hors du camp. » Le commandement nouveau est l'amour du prochain. Ce message est martelé pendant toute la période médiévale, surtout au XII^e siècle. C'est l'esprit des Béatitudes. Les personnes qui souffrent seront récompensées dans le monde à venir, comme Lazare, ce pauvre de la parabole, couvert d'ulcères, dont les chiens lèchent les plaies. Au contraire, la mort du mauvais riche est représentée sur le portail de l'abbaye de Moissac. Son âme est emportée par le diable. On raconte la même histoire sur un vitrail de la cathédrale de Bourges.

- Heureux les lépreux...

Oui, les lépreux constituent l'avant-garde des saints. Ils sont assimilés au Christ vivant, dont ils partagent la Croix et la Résurrection. Dans sa traduction de la Bible, la Vulgate, Jérôme écrit que le Christ est devenu comme *leprosus* au cours de sa Passion. C'est une image très forte. Beaucoup

de récits de miracles mettent en scène des saints en train de porter secours à un lépreux : Julien l'Hospitalier, Thibault de Champagne, Mathilde d'Écosse, etc. Après l'avoir comblé de bienfaits, ils découvrent qu'ils ont aidé le Christ lui-même qui se manifeste ensuite dans une apparition. Le lépreux reste d'ailleurs toujours anonyme, comme pour mieux incarner la figure christique et l'humanité souffrante.

- Revenons aux léproseries. Comment expliquer leur prolifération ?

Il faut les comprendre dans ce contexte chrétien. Ces établissements accueillent les lépreux qui le souhaitent pour partager la vie de personnes valides dans un même idéal évangélique. Ce sont des communautés religieuses mixtes, dans tous les sens du terme. Une proposition novatrice ! Elle correspond aux aspirations profondes de la réforme grégorienne qui voit le jour au XI^e siècle. Ce mouvement ne correspond pas seulement à une initiative de la papauté. Il va à la rencontre du désir des fidèles qui veulent imiter les apôtres. De nombreuses personnalités illustrent cette entreprise révolutionnaire, par exemple Robert de Tiron (1046-1117) ou Robert d'Arbrissel (1047-1117), le fondateur de l'abbaye de Fontevraud. Ce dernier a souhaité se faire enterrer dans le bâtiment des lépreux, au milieu de ses « enfants chéris ».

- Que sait-on de la vie dans ces communautés ?

On occupait les frères et sœurs lépreux à deux choses : ils priaient et ils assuraient l'entretien des jardinets. Les valides gagnaient leur salut en les servant. La vie communautaire était régie par la règle de saint Augustin, comme dans les hôpitaux qui apparaissent à la même époque, grâce à la réforme d'Yves de Chartres (1040-1115). C'est une structure juridique beaucoup plus souple. La liturgie comportait des rituels spécifiques. Par exemple, des processions passaient dans les dortoirs pour asperger les malades d'eau bénite.

- Combien y avait-il de malades ?

Les lépreux n'étaient pas si nombreux dans ces établissements, souvent surdimensionnés. Par exemple, la léproserie de Chartres a une capacité d'accueil de 200 personnes mais on y trouve au maximum vingt à trente lépreux. Pourquoi a-t-on construit autant de léproseries ? Je pense qu'il y a eu une émulation entre les communautés ou seigneuries. Nous sommes dans une période de croissance économique, du XI^e siècle au début du XIV^e siècle. Cette société peut dégager des surplus pour investir dans la bienfaisance.

- Les léproseries restent en périphérie. Pourquoi ?

Il ne faut pas y voir un rejet. Ce serait un contresens. La révolution de la charité se déploie d'abord dans les cités épiscopales, en tenant compte d'une trame urbaine dense. Depuis le haut Moyen Âge, les hôpitaux peuvent bénéficier de terrains proches des cathédrales : les futurs hôtels-Dieu. Pour les léproseries, il faut trouver un espace libre et surtout des terres agricoles. À cette époque, les ressources restent encore très rurales. Ce n'est pas un hasard si les monastères se trouvent hors des villes. Il faut noter que les léproseries sont construites au bord des routes principales avec un accès direct aux passants. Elles bénéficient de privilèges de foire c'est-à-dire qu'elles peuvent ouvrir un marché exonéré de taxes. À Paris, la foire Saint-Lazare est l'une des plus importantes de la ville : elle se tenait sur la vaste esplanade face à l'actuelle gare de l'Est.

- Mais la cliquette, à quoi servait-elle ?

La cliquette est un instrument constitué d'une tablette en bois sur laquelle deux petites planches viennent frapper. Il ne faut pas la confondre avec la crécelle, dotée d'une roue dentelée. C'est un palliatif contre la déficience vocale du lépreux. La cliquette permet non pas d'éloigner les passants mais de les appeler ! À l'origine, on l'utilisait dans la liturgie, notamment durant les longues périodes de l'Avent et le Carême. C'est un instrument de pénitence. Elle sert aussi au moment de l'élévation de l'eucharistie, qui plonge dans la mort du Christ. Cette symbolique agit aussi pour les lépreux.

- Renonce-t-on pour autant à les soigner ?

Jamais ! Les médecins se montrent très attentifs au cas des lépreux. Ils imaginent tous les moyens pour les soigner, ou du moins apaiser leurs symptômes multiples, en restant très réalistes sur l'issue de la maladie. À partir du XII^e siècle, les livres de médecine témoignent du déploiement d'un véritable arsenal de lutte contre les dégâts de la lèpre : « Maladie de tout le corps, elle impose un traitement composite », déclare au début du XIV^e siècle le célèbre chirurgien Henri de Mondeville. Il cherche à ralentir la progression du mal par un régime alimentaire adapté, des bains, des fumigations, des cataplasmes, des onguents (contre les pustules), des purgatifs, des soins adaptés aux déficiences de chaque partie du corps (paupières, mains, difformité du visage, gencives, peau, ulcères, fièvre), et bien sûr des interventions du chirurgien ou barbier (incisions, cautères, ventouses, etc.). Il préconise même la course ou le chant ! On recense en

tout plus d'une soixantaine de substances pharmaceutiques, dont certaines sont dangereuses, comme l'euphorbe...

- Les mentalités ont déjà commencé à changer au milieu du XIII^e siècle. Pourquoi ?

La question de la contagion devient plus importante. Parmi les médecins, on voit apparaître des débats nouveaux sur la transmission de la maladie. Certains affirment qu'elle se diffuse par contact. D'autres maintiennent qu'elle provient d'un dérèglement des humeurs. À Montpellier, Bernard de Gordon, un célèbre médecin est tombé amoureux d'une comtesse lépreuse. Ils ont eu des rapports très proches sans qu'il attrape la lèpre ! En 1347, le retour de la peste entraîne une méfiance à l'égard de l'autre. On fuie le contact.

L'économie change aussi de nature. La ville devient un centre commercial. La perception de l'espace évolue. Les périphéries rurales perdent de l'importance. Il y a une volonté d'ordonner la cité, dans une mentalité sécuritaire. Toutes les populations marginales sont progressivement repoussées : les animaux errants, les femmes de mauvaise vie, les brigands, les mendiants, infirmes, etc.

- Comment cela se traduit-il pour les lépreux ?

Par un rejet. Au XIV^e siècle, le rituel d'entrée en léproserie, qui était au départ une cérémonie d'entrée en religion, se transforme en une sorte d'enterrement civil. On voit apparaître des procès de lèpre pour identifier les « faux lépreux » qui profitent de la charité publique. Les vrais lépreux sont chassés de la ville. On leur donne de quoi survivre pour qu'ils ne reviennent pas. On les enferme ou du moins on leur assigne des lieux particuliers, des « bordes » comme dans le sud-ouest de la France, au nom d'impératifs sanitaires. C'est par exemple le cas des régions germaniques, notamment à Nuremberg, mais aussi à Venise. Cette mentalité va durer jusqu'au XIX^e siècle et se diffuser dans les colonies.

- Dans les colonies ?

On importe les éléments de la médecine moderne, mais pas ceux du Moyen Âge contrairement à l'image erronée qui en est faite : bref, les derniers acquis sanitaires, si l'on peut dire, postérieurs au traumatisme de la peste. En Nouvelle-Calédonie, les familles kanaks cachent leurs lépreux pour ne pas les perdre, tandis que les caldoches font tout pour les placer dans des léproseries. Cet exemple montre deux attitudes diamétralement opposées.

L'exclusion est un phénomène culturel. En Europe, la lèpre disparaît très progressivement. La maladie reste latente dans une population, selon des proportions faibles, avec un délai d'incubation de cinq ans en moyenne. Il y a encore des cas frappants en Scandinavie au XIX^e siècle, une région très pauvre. En 1873, c'est un Norvégien, le docteur Hansen, qui identifie le bacille de la lèpre. De grandes figures se mobilisent contre cette maladie épouvantable qui peut désormais se guérir : Damien de Molokaï (1840-1889) à Hawaï, Albert Schweitzer (1875-1965) au Gabon, ou Raoul et Madeleine Follereau. En 1957, on ferme la dernière léproserie d'Europe, à Spinalonga, en Crète. Mais la lèpre reste une réalité. Selon l'OMS, 3 millions de lépreux vivent aujourd'hui dans le monde avec des infirmités ou des mutilations.

Propos recueillis par Priscille de Lassus

Pour aller plus loin :

- F.-O. Touati, *Maladie et société au Moyen Âge. La lèpre, les lépreux et les léproseries dans la province ecclésiastique de Sens jusqu'au milieu du XIV^e siècle*, De Boeck Université, 1998.
- F.-O. Touati, *Yves de Chartres (1040-1115). Aux origines de la révolution hospitalière médiévale*, Les Indes savantes, 2017.